FRANÇOISE GIROUD : " Petit homme tout simple ", André Roussin ne sait pas comment on écrit une pièce (1)

TOUS les soirs, dans deux théâtres parisiens, dans un théâtre beige, dans un théâtre de province, les rires jaillissent, gonflent, se brisent, reprennent, saluent les péripéties de « La Petite Hutte », les incartades de Nina, la douleur de Bobosse, les surprises des « Œufs de l'Autruche ».

Dans l'une ou l'autre salle, un jeune homme, tiré à quatre épingles, rit aussi spontanément que les spectateurs. Ce jeune homme, c'est l'auteur.

Quand André Roussin voit ses pièces, il s'amuse. Quand le public les voit, il s'amuse. Quand les comédiens les jouent, ils s'amusent.

Henry Bernstein tient cet auteur de 39 ans pour le plus grand et le plus authentique de sa génération.

Quand ses amis, ses interprètes parlent de lui, ils disent :

— Roussin ? Quel garçon charmant !

— Et puis... Il est si gentil !

Charmant, gentil... Etrange signalement pour un homme à succès. J'ai interrogé ses collègues, assuré que s'il était pédéraste, drogué, joueur, condamné en correctionnelle, avarieieux ou alcoolique, on se ferait un plaisir de m'en informer aussitôt.

— Roussin ? Il est très gentil, m'a-t-on répondu.

— Gentil, bien sûr. Et puis...

— Et puis... Il est charmant. Le cas devenait intéressant. Munie de ces précieuses indications, j'ai fait la connaissance d'André Roussin.

Il est aussi de ces hommes sur lesquels on se trompe terriblement parce que la force qui les anime est sans éclat apparent. Pourtant ils cheminent lentement et sûrement, avec une ténacité de fourmi.

Quand on connaît André Roussin, on comprend que neuf directeurs aient refusé de monter sa première pièce. Cela signifie seulement qu'en le voyant ils ont jugé inutile de lire... Aujourd'hui encore, tout auréolé cependant de succès, il est... il est beige.

Mais la couleur est à l'intérieur. Et l'intérieur, ils ne doivent pas être nombreux ceux qui le connaissent. Je parierais volontiers que ce doit être un fameux champ de bataille où le goût du plaisir et le sens du devoir, la timidité et l'audace se livrent des combats dont l'écho se perçoit à peine dans le regard brun très mobile, un regard-papillon qui se pose, bat des ailes et s'envole dès qu'on va le saisir.

André Roussin a rêvé d'être virtuose. A 4 ans, il se fabriquait des violons avec des boîtes de cigares, et prenait de longues années il a toujours eu chez lui un violon dont il jouait, seul, le soir, comme d'autres s'enivrent.

Maintenant, il a à peine le temps de se dire, chaque fois qu'il a raté un concert de Menuhin ou d'Heifetz :

— C'est trop bête de vivre comme ça...

De vivre toujours entre deux pièces, entre deux coups de téléphone, entre deux rendez-vous, entre deux répétitions, entre deux actes, entre deux appartements parce que la grande chambre en rotonde où il a installé son bureau n'est pas « au bout du couloir », mais « au bout du boulevard », A l'autre bout vivent Mme Roussin, une jeune femme discrète et souriante, qui se montre peu, et Jean-Marie, 8 ans, qui a ainsi tous loisirs de jouer de la trompette sans qu'on lui dise :

— Tais-toi, voyons... Papa travaille...

En vérité, Papa est incapable de travailler à Paris. Et après avoir soigneusement installé le bureau idéal où tout est ordre, clarté et harmonie, il finit, à chaque pièce, par prendre le train et par aller s'enfermer dans quelque chambre d'hôtel anonyme où il expédie un acte en trois jours.

Pourquoi ce fils d'assureur marseillais, issu d'une famille de magistrats, est-il devenu acteur et auteur, c'est le mystère des vocations. Une vocation qu'on ne lui fit même pas l'honneur de contrarier.

Ses deux premières pièces, en vers, écrites à 14 ans, avaient laissé M. Roussin perplexe... Un fils poète, ce sont des choses qui ne devraient pas arriver dans les bonnes familles. Ce poète-là s'en fut rimer au « Petit Marseillais ». Service de nuit. Il y serait peut-être encore si son chef de service ne lui avait annoncé, un soir :

— Roussin, demain vous passez au service de jour...

Dans le tramway qui le ramenait chez lui, il rencontra, ce jour-là, une camarade qui jouait la comédie avec une humble troupe débutante.

— Il n'y a pas un rôle, un tout petit rôle pour moi ? demanda-t-il. Maintenant je suis libre le soir...

— Je crois qu'un acteur est souffrant, répondit-elle. Viens toujours, Dédé. Je te présenterai.

Cette troupe, c'était celle que dirigeait un autre Marseillais obscur, Louis Ducreux.

Pour tout décor, ces fanatiques du théâtre eurent d'abord un rideau gris devant lequel une bande de jeunes acteurs inexpérimentés jouaient bravement du Shakespeare sur la Canebière, dans une salle de « noces et banquets ».

Le « Rideau Gris », plein d'assurance, s'en vint en 1937 à la conquête de Paris pour y jouer un drame sanglant : « La Duchesse d'Amalfi ».

Ce fut un joli succès. André Roussin y récolta un petit rôle dans « Entrée des Artistes », et neuf refus successifs des directeurs auxquels il proposa sa pièce : « Am Stram Gram ».

Après quoi Ducreux et Roussin s'aperçurent que la famille avait du bon, particulièrement aux heures des repas. Et ils s'en retournèrent à Marseille.

« Nous revoilà rue du Paradis, sans le sou... Il était devenu une sorte de slogan que les deux larrons se jetaient à la figure avec de grands éclats de rire.

Patauganeh du côté des Vosges, le soldat Roussin revit un jour mélancolique de 1940 « Entrée des Artistes », et se dit :

— C'était le bon temps...

Ce en quoi il se trompait. Le bon temps, c'est maintenant.

Pour y parvenir, il a fallu que la France soit coupée en deux, que la zone sud privée de théâtre mais comblée de comédiens découvre « le Rideau Gris » à Marseille, à Nice, à Lyon, à Cannes, où Dauphin joua « Une grande fille toute simple ».

Il y a dix ans que Roussin et Ducreux arpentaient « la rue du Paradis sans le sou », lorsqu'à la libération Ducreux trouve péniblement 30.000 fr. pour monter « La Part du Feu », au studio des Champs-Elysées. Il a écrit la pièce, il la joue avec Roussin, ils ont meublé les décors en transportant eux-mêmes les meubles... Ce sont les fonds qui manquent le plus.

Albert Villemetz avait refusé « La Part du Feu ». Quant à voir la pièce, il fait amende honorable et propose à Ducreux l'Athénée.

Succès. Grand succès. On demande à Ducreux une autre pièce, c'est Roussin qui la donne. « Am Stram Gram » est enfin joué à Paris, qui confond un peu les deux auteurs en une seule « révélation ».

Ducreux est brillant, gai, pailleté. Roussin est... charmant mais rarement drôle.

Il ne fait pas de mot « mot » que l'on peut rapporter, de ces scandales que l'on peut colporter, de ces éclats que l'on peut commenter. Il fait parfois des poèmes pour son fils. Des poèmes cruels. Mais personne ne les connaît.

Pour qu'ils soient à l'abri du vent

— Du très grand vent de ce pays —

On fait jouer les enfants
En colonie
Au pied de la falaise,
Et là on les sait à l'abri.
De temps en temps
Le vent
Détache une pierre, un rocher
Qui en tombant
Ecrase - de temps en temps -
Quelques enfants.
Mais les survivants
Ne s'enthousiment pas. Leurs parents
Sont contents.
Ils savent les enfants
A l'abri du vent.

André Roussin a aussi un peu de cette tristesse des buveurs d'eau minérale à qui elle ne plus ou moins condamné par de cruels rhumatismes qui faillirent, il y a deux ans, le laisser quasi paralysé.

Le miracle est qu'en dépit de ses triomphes cela n'aurait fait plaisir à personne.

Si « Bobosse », la pièce que François Périer a créée cette semaine à Bruxelles, reçoit le même accueil que « Nina », quand il la jouera à la Michodière, on commencera peut-être à trouver que Roussin exagère.

Il essaye maintenant de faire une pièce avec Marcel Achard et Jean-Anouilh. Chacun d'eux écrira un acte. Pour l'instant, André Roussin doit écrire le premier acte, Anouilh le second et Achard le troisième. Roussin prétend qu'Achard a choisi le dernier acte parce qu'il est le plus paresseux. Il est sûr que les deux autres ne lui remettront jamais les premiers.

La rencontre Roussin-Anouilh a été fulgurante. Ils ont tout de suite parlé « métier ».

— Alors, raconte Roussin, ça a été magnifique parce que je ne suis aperçu que lui non plus ne sait absolument pas comment on fait des pièces...

En attendant qu'il apprenne, la Société des auteurs lui verse de 100 à 150.000 fr. par jour de droits... et son percepteur a beaucoup d'estime pour ce monsieur aimable.

Jean-Marie Roussin va voir toutes les pièces de Papa. Il a beaucoup ri à « Nina ». Moi aussi. Pourtant, en y réfléchissant, je suis sûre que c'est une pièce horriblement triste. C'est sur le fil tenu qui sépare le rire de l'amertume que Roussin voltige avec une désinvolture d'équilibriste.

S'il tombe... Mais il ne tombera pas. Il glisse... Comme ces prestidigitateurs diaboliques, il joue avec des piques quand on croit voir des cœurs... et de ses mains agiles de Méditerranéen jaillit toujours l'atout maître.

Les parents, a-t-il écrit pour son fils, les parents disent : Si tu fais ça,
Père Noël ne viendra pas.
On fait « ça », vous pensez
[Noël.
Et toujours le père Noël vient.
Les parents croient au Père
[Noël.

Et moi, je crois au père Roussin.

(1) *On sait bien qu'« Une grande fille toute simple » n'est pas d'André Roussin, mais Louis Ducreux. Il est assez son ami pour lui prêter un peu de son titre.*

L'ex-enfant de chœur Boscq est devenu Landru pour la radio et le livret de caisse d'épargne de Mlle Tronche

C'EST par une « petite annonce matrimoniale » que Jean Boscq, le « landru girondin », a connu Georgette Tronche, sa première victime. Et c'est par une autre « petite annonce matrimoniale » (où il donnait de lui-même un signalement trop précis) que quatre plus tard il s'est fait arrêter.

Entre temps, il avait commis un certain nombre de crimes.

L'affaire remonte à un peu plus de quatre ans. Au mois de septembre 1945, la police bordelaise était saisie de la disparition d'une jeune femme de trente-quatre ans, Mlle Georgette Tronche, habitant au Bouscat.

L'inspecteur Muret, de la 7e brigade de police mobile, fut chargé de l'enquête. Muret est un policier « coriace », qui ne lâche pas facilement une affaire quand il l'a prise en main. Pourtant, cette fois-là, il dut abandonner la partie — momentanément du moins

Mais il avait flairé le crime dans cette affaire banale de disparition, et cette enquête manquée le tracassait.

Il y a quelques jours, un certain Jean Boscq était arrêté pour vol. Il n'en était pas à son coup d'essai.

La nonnette tombe amoureuse

Moret « cuisina » Boscq. L'homme l'intéressa. Il prononça le nom de Georgette Tronche. L'autre se troubla. Et ce fut le coup de théâtre : Jean Boscq était l'assassin de Georgette Tronche. On perquisitionna à ses deux domiciles de Fargues-Saint-Hilaire, à 15 kilomètres de Bordeaux et de Chamadelle, à 40 kilomètres de la Gironde et de la Dordogne, et on y trouva les ossements de sa victime, ou plutôt de ses victimes, car il y en a au moins deux et peut-être trois.

Jean Boscq avait connu Georgette Tronche au mois d'août 1945. Elle avait fait insérer une petite annonce dans un journal local. Il avait répondu. Et un échange de lettres avait suivi. Ils s'étaient bientôt rencontrés, et Georgette avait été séduite par son flirt, solide gaillard de trente-cinq ans, de prestance avantageuse et beau parleur. Georgette était une fille novice, sentimentale, élevée dans une famille aisée et très pieuse. Toute jeune, elle avait eu la vocation religieuse. A vingt ans, elle avait fait son noviciat. Puis, au moment de prononcer ses vœux, elle avait renoncé brusquement à entrer dans les ordres. Elle s'était retirée dans sa villa du Bouscat, avec le désir d'y fonder un foyer.

Ce fut tout de suite le grand amour : Boscq, bien que marié, n'hésita pas à promettre le mariage à Georgette. Il se disait lui-même très pratiquant (il avait été enfant de chœur).

Georgette fut conquise et quand, le 9 septembre, son « fiancé » lui demanda de venir chez lui, à Fargues-Saint-Hilaire, pour faire la connaissance de ses parents, elle accepta joyeusement. On ne devait plus la revoir.

Boscq avait parlé de son « domaine de Fargues ». C'était, en fait, une sinistre masure, vrai décor pour un crime crapuleux. A peine Georgette fut-elle là que Boscq, la poussant dans le chai, se jeta sur elle et l'étrangla sauvagement. Il s'acharna sur le cadavre, le mutila avec un sadisme atroce, puis l'enterra sous de vieilles barriques.

Après quoi, il se rendit à Bouscat, pilla la villa, vendit les bijoux et les vêtements de sa fiancée et, imitant la signature de Mlle Tronche, retira les 15.000 fr. qu'elle avait déposés à la Caisse d'épargne.

Pendant un an, le meurtrier vécut tranquillement, avec ses parents, près du cadavre de sa victime.

Au mois de septembre 1946, Jean Boscq quitta Fargues pour aller s'installer métayer à Chamadelle. Trois semaines après son arrivée, une disparition était signalée dans le pays : une d'un garçon de vingt-trois ans, Henri Guilmin, ancien pupille de l'Assistance publique, qui travaillait au service de Boscq comme garçon de ferme.

Guilmin avait-il découvert le tragique secret de son patron ? Boscq le tua-t-il simplement par sadisme, pour le plaisir de tuer ?

On découvrit le corps enfoui, comme celui de Mlle Tronche, dans un chais attenant à la ferme. D'autres ossements ont été également trouvés dans le jardin.

A Capian, à Quinsac, à Saint-Caprais, à Segatan, à Bounetan et dans les villages voisins, on parle de mystérieuses disparitions

La femme du misérable, une Espagnole, qu'il épousa en 1942, a été également arrêtée. Elle serait sa complice, au moins dans un de ses forfaits. C'est en prison que naîtra bientôt le quatrième enfant du « Landru girondin ».

Au mois de septembre 1942, Jean Boscq épouse à Chamadelle (Gironde), une jeune réfugiée espagnole. C'est alors un honnête homme. Janvier 1950, Jean Boscq est devenu un assassin.

De droite à gauche, Georgette Tronche, abusée par Bosq qui lui promit le mariage et qu'il assasina dans sa petite maison de Fargues-Saint-Hilaire. Et Henri Guilmin, valet de ferme, la seconde victime. Ci-contre, les enfants des Boscq, ignorent que leurs parents sont en prison.

R. des Allées : j'irai jusqu'à cent ans grâce à ma poule

M. ROGER DES ALLEES, cinquante-six ans, ancien médiant en médecine, ancien fonctionnaire colonial, directeur du « Centre national de recherches avicoles d'Auxances » (Vienne) et directeur du *Courrier avicole* (3.000 exemplaires dont 2.500 abonnés) espère vivre jusqu'à cent ans, grâce aux œufs d'une poule qu'il élève dans sa petite ferme, à quelques kilomètres de Poitiers.

M. Roger des Allées est, en effet, l'inventeur d'un sérum de longue vie, à base d'embryons de lapin. Il l'appelle « sérum S.C.P.A. » (sérum cyto-politique d'Auxances). Il se l'est injecté, pour la première fois, la semaine dernière, en présence de cinq journalistes polonais, de deux médecins et d'un pharmacien. Il espère que le préfet, les députés du département et le corps médical de Poitiers assisteront à la prochaine des sept piqûres, qu'il a l'intention de s'injecter pour expérimenter sur lui-même les merveilleux effets du produit, dont il est l'inventeur et le fabricant.

La découverte du sérum S.C.P.A. s'inspire des travaux d'Alexis Carrel sur les vertus du « jus embryonnaire ». M. des Allées fait incuber des œufs pendant 237 heures et demie, recueille les embryons de poulet, les broie dans un presse-citron et dilue la liqueur obtenue dans du sérum physiologique (0,7 % de dose dans de l'eau distillée). La dose de la première piqûre est de 2 cm3. Elle doit être augmentée d'autant de semaine en semaine.

M. des Allées est très optimiste quant au résultat de ce traitement. « Grâce à lui, assure-t-il, une oie de cinq ans, que je destinais à mon repas de mardi-gras, s'est remise à pondre tous les trois jours des œufs de 180 grammes. »

Interrogé par les reporters de *France Dimanche*, M. Seine, pharmacien à Auxances, leur a déclaré :

« Cette découverte devrait donner des résultats dignes d'intérêt. Mais ils seraient peut-être plus convaincants si le sérum rectale, comme les extraits embryonnaires qui existent déjà et qu'on administre aux malades sous cette forme. »

ici suite de la page... ici suite de la page... ici suite de la page... ici suite de la

... la 3e page

CRISE

Guy Mollet, Daniel Mayer. Le plan socialiste de décrochage est prêt.

Il est prêt en fonction des événements que M. Jules Moch annonce sur les informations de nos services de renseignements. L'agitation communiste ira s'amplifiant jusqu'à la fin mars. Elle s'engage avec des cadres solides et épurés et des troupes nombreuses et molles. Il est vain de prétendre mordre sur les premiers, mais il est possible de reprendre en main les secondes.

La campagne va commencer, commencer déjà, sur le même thème : pour les 3.000 francs et contre « la sale guerre ». Il est bon que les socialistes soient hors du gouvernement qui refuse les 3.000 francs et poursuit la guerre du Viet-Nam.

La véritable bataille s'engagera lors de l'arrivée des armes américaines, c'est-à-dire au début de mars. C'est alors qu'il faudra redouter des troubles graves, du moins un effort considérable pour les susciter. Le P. C. jouera son va-tout. C'est-à-dire son honneur à l'égard de Moscou.

A ce moment, les ouvriers français hésiteront et les classes bourgeoises et paysannes auront peur. Le parti socialiste offrira aux premiers son programme qui est de gauche et aux seconds ses services pour le maintien de l'ordre. Il sera l'arbitre. Il pourra atteindre son double but qui est d'arrêter le glissement à droite et de récupérer ses anciennes troupes sur le communisme. Il reviendra en force au gouvernement, peut-être à sa tête, en tout cas à des postes importants et avec son programme. L'opération pourra être facilitée par un succès travailliste en Angleterre.

Le calcul est possible à une condition : que M. Bidault ne démissionne pas, que les radicaux et le M. R. P. acceptent de remplacer les ministres socialistes.

Mais ce n'est pas là un calcul de Machiavel. La S. F. I. O. tient vraiment à la prime de 3.000 fr. Elle lui est nécessaire pour retrouver la confiance de la classe ouvrière. Et, au demeurant, ce plan est sujet à modifications. Il est plus libre que de M. Jules Moch que celui de tout le parti. Admis un moment, il peut être abandonné dans huit jours parce que les socialistes sont plus indécis que jamais.

Une soirée mondaine bien employée

Jeudi 22 h. 15. Le président de la République reçoit les parlementaires. Dans un petit salon, deux canapés et quatre hommes : ici M. Bidault explique à M. Herriot que la crise est certaine là, M. Jules Moch explique à M. Teitgen qu'il faut laisser partir les ministres socialistes et M. Teitgen explique qu'il faut que les ministres socialistes restent.

Les vingt-quatre hommes s'ennuient. Ils essaient de s'intéresser à sauler les invités vient prendre M. Bidault, l'entraîne dans son cabinet, lui démontre qu'il faut rester après la démission des ministres socialistes. Deux arguments : ne pas laisser la France sans gouvernement, respecter la Constitution.

M. Bidault revient dans les salons. Il accroche M. Queuille, dont il a su conquérir l'amitié, M. Herriot qui lui montre une sympathie nouvelle depuis quelques semaines, M. Monnerville avec qui l'on peut toujours causer. A eux de convaincre les radicaux de rester au gouvernement. En échange, il offre le ministère de l'intérieur qu'ils ont occupé pendant douze ans et dont ils ont gardé la nostalgie.

M. Queuille propose M. René Mayer. Il faut convaincre ainsi le ministère de Teitgen qui serait moins dangereux qu'à l'information. Mais M. Teitgen ne veut rien savoir : ce serait de taille à aller place Beauvau et d'attaque pour barrer la route à un radical.

M. Bidault pense alors à M. Queuille plus neutre que René Mayer. Il écoute M. Jules Moch énumérer les conditions du soutien socialiste : que la majorité ne soit pas élargie vers la droite, que les ministères économiques et sociaux soient confiés à des M. R. P., si possible à des M. R. P. de la tendance gaucher, etc.

A minuit 10, le président du Conseil quitte l'Elysée. Il prend par le bras un ami :

— On dira que je me crampon. Tant pis, je resterai quoiqu'il arrive demain.

Ainsi la crise est décidée et résolue entre les augures. Les Français n'en savent rien. Ni même les députés moyens. Il reste à jouer le scénario pour la galerie.

Le vendredi matin de bonne heure, les ministres socialistes se retrouvent chez M. Pineau. M. Jules Moch apporte dans un volumineux dossier quatorze formules différentes d'application de la prime de 3.000 francs :

— Il s'agit d'en choisir une et de la soumettre à Bidault comme ultime concession.

Après un long débat, les ministres socialistes s'arrêtent au système : 3.000 francs jusqu'à 15.000 ; au-delà prime dégressive jusqu'à 18.000.

Un incident technique

A 11 heures et demie, les ministres se retrouvent chez Mollet. Matignon pour un ultime conseil de cabinet. M. Bidault l'ouvre pour une décisation : pourquoi quente sur la nécessité de ne pas grever l'économie de charges nouvelles. M. Pineau propose l'ultime proposition socialiste. En quelques mots secs, les ministres M. R. P. rejoignent le président du Conseil. Radicaux et modérés se taisent. Tout semble terminé.

C'est alors que M. Pleven fait une intervention que personne n'avait prévue.

— Je suis prêt, dit-il, à accepter la proposition socialiste à la condition que les socialistes acceptent d'inclure l'arbitrage obligatoire dans le projet de conventions collectives.

M. René Mayer approuve. Tout est remis en question. Brusquement, M. Bidault se lève, quitte la pièce et revient après un moment avec une nouvelle proposition : 3.000 francs jusqu'à 14.000 et prime dégressive jusqu'à 17.000.

La guillotine Mollet-Robespierre

L'écart est minime entre les deux formules. M. Pineau annonce que les ministres vont consulter leur groupe. Mais l'atmosphère est à la détente quand le conseil de cabinet s'achève.

Le même jour, à 3 heures, le groupe parlementaire socialiste est réuni une fois de plus. M. Pineau rend compte des événements. M. Guy Mollet lui succède :

— Lussy et moi, dit-il, avons vu Bidault ce matin. Il se moque de nous. Il nous a dit d'abord qu'il était prêt à accorder une augmentation générale des salaires si nous renoncions aux conventions collectives. Puis il nous a déclaré brusquement : « Si vous partez, je reste ». On peut nous faire le coup que Ramadier a fait aux communistes !

Sur cette charge, le groupe parlementaire décide de demander aux 46 (comité directeur et délégation de 15 députés et sénateurs) de statuer.

Après un débat de quelques minutes, les 46 parlent de l'avenir. Aucun ne croit au soutien sans participation. Aucun ne croit à la durée d'un cabinet Bidault répété parce que radicaux et M. R. P. se heurteront au départ sur les conventions collectives. On vote. Pour la démission des ministres : 45 voix. Pour leur maintien : une voix, celle de M. Bouhey, député de la Côte-d'Or.

A 19 h. 30, les ministres socialistes, arrivent à Matignon :

— Notre parti, dit M. Pineau, nous enjoint de démissionner.

— C'est bien, réplique M. Bidaut, j'accepte votre démission.

— Nous vous la remettrons demain matin.

— Non, ce soir. Je vous demande une lettre immédiatement.

— Nous devons en peser les termes. Nous sommes fatigués. Donnez-nous jusqu'à demain matin. Jules Moch viendra vous la remettre.

Pour détendre l'atmosphère, M. Pineau fait dévier la conversation sur la situation générale.

Le samedi matin, à 9 h. 30, les ministres socialistes se retrouvent une dernière fois chez M. Jules Moch et rédigent leur lettre commune. Le ministre de l'Intérieur appelle Jouy-en-Josas et en lit le texte au téléphone.

— Parfait, dit Léon Blum.

Dès qu'il est en possession de cette lettre, M. Bidault appelle M. Queuille et tous deux entreprennent de réaliser entre les radicaux et le M. R. P. séparés par « toute l'étendue de la question religieuse », un mariage qui n'est ni d'amour, ni même de raison, mais de nécessité.

... la 9e page

VAMPIRISME

au problème. Ils ne feront qu'une bouchée de la Russie ? La belle affaire ! « Ce qui ne sera pas fichu, c'est le communisme, microbe que le monde a dans la peau. »

La chance des Latins, c'est que sur les décombres de l'Occident « naisse comme une herbe folle et envahissante une classe d'intellectuels sans maîtres ni drapeau », qui pourront devenir les chefs (occultes) du monde.

Comme son interlocuteur s'étonne, le moine établit cette curieuse correspondance : « Les Slaves et les Américains font l'amour de façon économique et réactionnaire. C'est dans les pays latins, où l'amour est, au contraire, l'art suprême et la plus haute énigme, que l'individu atteint à sa plus haute conscience et à l'audace intellectuelle la plus efficace. »

Aussi ce moine étrange n'a-t-il pas de plus impérieux souci que de dresser à la chasse les jeunes chiens-loups du Parti communiste. Il « initie » en conseillé notamment le terrible Saint-Martin, qui, à vingt-deux ans, après avoir tout lu, partage son temps entre Spinoza, l'agrégation de physique et les exécutions sommaires.

« Il y a une place à prendre, lui fait valoir Don Luis, Rome est épuisée. C'est un catholique romain qui vous le dit... On ne joue pas impunément avec les idées de liberté, de tolérance et de socialisme démocratique. On n'agit pas sur les masses par la flatterie mais par la fascination, ce qui est d'ailleurs la seule façon de les élever. » Un communisme économique, ce n'est rien, un communisme politique, pas beaucoup plus. Mais un communisme sacerdotal, c'est tout autre chose.

Le bénédictin s'explique aussi sur la « chasteté des puissants ». Ce n'est pas facile à comprendre. « Les vrais meneurs sont tous des efféminés et le seront de plus en plus. »

» Leur science de l'amour s'affinera sans cesse, jusqu'à ce qu'ils connaissent la chasteté authentique, qui est dégagement et circoncision de l'esprit. Le premier Adam était un androgyne passif, l'homme de la fin des temps sera un androgyne actif. Les chefs de ce moment-là seront les plus beaux des hommes et leurs femmes les plus belles des femmes.

Voilà ce qu'ils feront dans les latins, où l'amour est, au contraire, l'art suprême et la plus haute énigme, que l'individu atteint à sa plus haute conscience et à l'audace intellectuelle la plus efficace. »